

Je déambulais derrière un rideau de velours J'alourdi de poussière. J'attendais mon tour. Au creux de ma main moite et nerveuse, je serrais un petit cochon décrépité suspendu à un porte-clefs sans clef. Cette peluche ne portait en fait que mes angoisses et ma solitude. Je la malaxais tous mes jours, toutes mes nuits, tous mes voyages.

J'étais venue de Paris pour passer une audition dans un théâtre de Hambourg et décrocher un rôle dans la comédie musicale *The Bloomsbury Girl*. J'ignorais encore que cette initiative me réserverait bien d'autres surprises.

Je me faufilais entre des machineries métalliques et hostiles, des câbles enroulés comme des nids de serpents sales, des morceaux de décor : un arbre en papier mâché, une demi-lune blafarde. Le ciel s'étalait devant mes pieds, comme un puzzle, carrés d'orage et de soleil délavé, surface de rêve au repos. Près des

nuages, de nombreux candidats s'échauffaient. Après l'étirement des abducteurs, chacun y allait de sa méthode pour réveiller ses cordes vocales. Sons nasillards ou gutturaux, bâillements, vocalises et cris stridents : tout semblait permis. Des mouvements de tête saccadés et d'étranges glouglous transformèrent, d'ailleurs, d'un coup, un danseur en dindon disjoncté. Malgré les fantaisies personnelles de chacun, nous formions un groupe chargé d'une énergie commune nous condamnant à oublier provisoirement la concurrence. Nous en arrivions même à croiser les doigts pour que la performance de notre voisin soit excellente. C'est fou ce que l'homme parvient facilement à se mentir.

Je ne savais pas ce que cherchait le metteur en scène. Je ne savais pas ce que je cherchais non plus. Le succès sans doute. Je voulais surtout arrêter de m'égarer, revenir à l'essentiel : la danse, la musique et le théâtre qui faisaient passer ma vie comme un caramel tendre.

Pour l'argent, j'avais enregistré, l'an dernier, un spot télé vantant les mérites des protections périodiques Selna. J'avais versé un verre de liquide bleu sur la serviette très absorbante et souri bêtement. J'avais ensuite récité un texte menstruel, parlé des flux, de « ces jours-là », de la sécurité absolue, même sous un pantalon clair... et touché assez d'argent pour vivre comme une princesse pendant une année

entière. Le sang mène à tout. Depuis, je me demandais si j'avais fait le bon choix. Je ne pouvais plus allumer la télévision sans me voir. J'étais devenue la fille ragnagna, l'impératrice du fond de culotte, la plombière des petites fuites, la seule roturière spécialiste du sang bleu. À vingt-quatre ans, j'aspirais pourtant à tant d'autres gloires ! J'avais été choriste au sein de plusieurs troupes prestigieuses, mais il ne s'agissait que de rôles très modestes et de productions françaises. Je rêvais grand : Broadway ! Le West End ! En France, nous n'étions pas assez travailleurs pour prétendre à la perfection des productions anglo-saxonnes. Trop d'ego encomrait le dessous de nos bérets. La modestie et la précision de l'artisan ne s'accordaient pas ici avec la profession d'artiste. Il existait un snobisme, une aura démesurée autour du mot lui-même qui nous condamnait à pointer des spots sur nos carrières inexistantes, comme si le simple fait de se dire « artiste » était admirable en soi, original, remarquable. Pour moi, le talent était une mixture de dons et de travail, et tous ceux qui prétendaient au statut de danseur, de chanteur, d'acteur sans avoir remis cent fois sur le métier leur ouvrage méritaient simplement l'appellation de polichinelle ou de bouffon.

Malheureusement, je faisais bel et bien partie de ces polichinelles. Je voulais briller sans trop travailler. J'aurais dû répéter mes morceaux, entraîner mon oreille, perfectionner mes pirouettes et mes monolo-

gues, mais je brassais de l'air pour m'envoler à peine. Je multipliais les leçons, je courais les castings, écumais les annonces de l'ANPE du spectacle, sillonnais Paris et d'autres capitales. Je m'épuisais dans les transports en commun, je m'inventais un emploi du temps exténuant, des obligations. Je courais rarement le bon lièvre. Pour ma défense, je n'avais jamais appris à chasser. Malgré tout, je gardais l'espoir. Cette audition à l'étranger avait pris, dans ma tête, des allures de gibier parfait. Les bouffons de l'Hexagone n'étaient pas légion en terrain teuton. J'étais soudain différente, un peu rare. Mes lacunes, mes défauts devenaient une force, une originalité à laquelle je préférais croire. Certes, ce n'était pas l'Amérique de mes rêves, mais le professionnalisme des Allemands, comparé à ce que j'avais connu, s'avérait incontestable. Et puis le metteur en scène était new-yorkais ! L'aventure m'enthousiasmait.

Au royaume des borgnes, les aveugles pouvaient aujourd'hui être rois.

## 2

— *F*ive, six, seven, eight ! s'époumonait Jane, la chorégraphe.

Sans répit, suant, haletant, nous reprenions l'enchaînement. Entourée d'une centaine de danseurs, je n'eus aucun mal à me souvenir des pas. Je trichais, zieutais à droite, à gauche. Deux métis aux formes sculpturales me servaient de paravents lorsque j'hésitais. J'avais un petit faible pour le port altier de l'un, un grand faible pour les fesses parfaites de l'autre. Trop de faibles en de telles circonstances altéraient ma concentration. J'avais l'habitude d'imaginer tous les beaux garçons dans mon lit et, même si cela me jouait parfois des tours, j'aimais me laisser ainsi distraire par ces fantasmes.

Le troupeau fut divisé en une quinzaine de groupes. La chance venait de m'offrir une place remarquable au milieu de six incapables. En effet, parfois, quelques « seulement chanteurs » tentaient l'aventure de ces auditions et se faisaient éliminer

dès le premier pas de danse. Aujourd'hui, le hasard avait réuni cette catégorie d'artistes moins toniques à mes côtés. « *Five, six, seven, eight !* » Entre ces saltimbanques peu enclins aux arabesques, ma prestation, même médiocre, me permit malgré tout d'accéder au second tour.

Mes deux paravents avaient eux aussi été retenus au sein d'autres groupes. Nous étions désormais vingt-cinq demi-finalistes. Nous dégoulinions de sueur, entassés sur le côté jardin du plateau. Pour faciliter la communication, l'anglais s'imposait systématiquement. Jane scinda le nouveau bataillon en cinq. Monsieur Belles-Fesses et moi fûmes intégrés à la dernière équipe. Je lui confiai timidement mon manque de pratique et la faiblesse de mon niveau. Il sourit et me prit par la main pour m'engager à réviser l'enchaînement à ses côtés. J'avais envie de lui plaire et me perfectionnai rapidement.

— Tu vas y arriver, baby ! Mais alors, tu me devras quelque chose ! conclut-il d'un clin d'œil, au moment où nous rentrâmes en scène.

Effectivement, nous fûmes tous deux retenus pour l'audition suivante. Je lui devais donc quelque chose. Sans hésiter, je le suivis dans les douches des loges où je m'offris à lui. Je n'avais jamais été un cadeau. J'en devenais un. Il était beaucoup plus agréable de remercier ainsi cet apollon qu'avec un ballotin de chocolats. Au moins, je n'étais pas

venue ici pour rien. L'expérience valait bien le prix du voyage.

Ferme, fut l'adjectif qui qualifia cet instant. Mon danseur nous déshabilla sans même que je m'en aperçoive. Il m'embrassa doucement le cou, les seins, le nombril et la jointure des cuisses, puis s'agenouilla devant moi et fit doucement rouler mon string le long de mes cuisses, comme s'il ouvrait un cadeau précieux. Les yeux attendris, l'air ravi, il se redressa. Il me dépassait d'une tête.

— Tu es belle, dit-il en me portant vers le ciel, à bout de bras.

Je me laissai glisser le long de son torse, les jambes enroulées autour de ses hanches. Ses deux paumes sur mes fesses soutenaient mon corps tout entier. Sa force m'excitait. J'aimais son élégance, l'assurance et l'audace de ses gestes. Je jouis fort et sans effort. J'étais conçue ainsi, j'avais le plaisir facile. L'orgasme de mon partenaire lui arracha des râles graves et heureux. Un ours à qui l'on venait d'offrir un pot de miel. À la fin de cette fusion express, mon dos, plaqué contre une cellule photoélectrique, mit en route la douche. Glacée. Une sonnerie stridente retentit simultanément dans le théâtre. Abraham (j'avais répété son nom comme un mantra : Abraham, Abraham, Abraham, Aaabrahaaaaaam !!) rit aux éclats.

— Tu es tellement chaude que tu déclenches les sprinklers et l'alarme incendie en moins de deux !

Grelottante, je précisai qu'il ne s'agissait que d'une simple douche et du signal sonore annonçant l'audition vocale.

— Jolis seins, mais peu d'humour ! constata-t-il en retirant sa capote du bout de ses longs doigts gracieux.

Même ce geste ressemblait à un pas de danse. Mais la sonnerie retentit de nouveau et la panique me saisit : vite, me sécher, me rhabiller, me recoiffer, courir jusqu'à la scène.

Mon compagnon, encore chargé d'hormones, déchaîna les trois femmes du jury avec *You Can Leave Your Hat On*, de Randy Newman. Un couplet de plus et elles auraient entamé un strip-tease. Le metteur en scène remarqua froidement qu'un tel sex-appeal n'était pas utile au rôle. La voix d'Abraham, par contre, correspondait exactement à ses attentes. On applaudit l'artiste. Il quitta le plateau, victorieux, le menton fier, le torse bombé.

Puis ce fut mon tour.

— Vous êtes ? me demanda une scribe.

— Le numéro onze.

— Votre nom ?

J'hésitai pendant une longue minute. Depuis quelques mois, mon nom était devenu bien plus qu'un nom. Je ne pouvais plus réserver un billet ni prendre un rendez-vous sans entendre : « Vous plaisantez ? » ou encore : « C'est votre véritable nom ? »

L'assistante du metteur en scène, moulée dans son tailleur bleu pétrole, s'impatienta. Elle ressemblait à une hôtesse de l'air des années 1960. Rétro-trendy ou rétro-ringarde, au choix. Décalée, en tout cas.

— Votre nom, mademoiselle ! ordonna-t-elle avec un fort accent allemand.

— Obama.

— Vous plaisantez ?

— Je m'attendais à cette réponse. Non, je ne plaisante pas.

— Êtes-vous de la famille de... ?

J'hésitai encore. Cette question inachevée, on me la posait systématiquement depuis le 4 novembre 2008. Non, je n'étais pas de la famille de Barack. J'avais juste la peau très mate, et les gens se demandaient si le président n'avait pas déteint sur moi d'une façon ou d'une autre.

Mon père était français et métis d'origine africaine, ma mère, écossaise, ce qui me valait de parler parfaitement anglais. J'avais perdu mes parents dans un accident de scooter, trois ans auparavant. Le lendemain de mes dix-huit ans. Ce jour-là, ils se rendaient à un enterrement. Ironie du sort, ils moururent à deux pas du cimetière. J'aurais préféré qu'ils s'éternisent un peu, qu'ils m'apprennent tout ce qu'ils devaient m'apprendre, qu'ils vieillissent dans notre nouvel appartement du Quartier latin, mais je n'avais jamais eu la vie que j'attendais. Trop de beaux rêves, pas assez de belle réalité.

— Alors, c'est oui ? Vous êtes de la famille de Barack ? Vous le connaissez ? insista Ingeborg, l'assistante.

J'acquiesçai. Je ne savais pas pourquoi. J'en avais sans doute assez qu'on me pose cette question. Je réprouvais systématiquement la routine et la répétition. Je variaais donc les plaisirs de ma réponse.

— Et quel est votre lien de parenté, si ça n'est pas trop indiscret ?

J'hésitai encore. Les yeux du metteur en scène, de la chorégraphe, de l'hôtesse de l'air et des autres danseurs s'étaient braqués sur moi. Il régnait un curieux silence. Plus personne ne respirait. Je tenais tout ce monde en haleine parce que j'avais menti. *The show must go on !* pensai-je. Je ne pouvais pas me contenter d'une réponse décevante. Après tout, n'étais-je pas ici pour sidérer mon auditoire et briller plus que les autres, pour être retenue ?

— Je suis... sa fille, dis-je d'une voix timide.

— Sa fille ? Mais Obama n'a que deux filles et elles sont bien plus jeunes que vous, réagit Jane.

— En fait, il nous a un peu oubliées, ma mère et moi.

— Votre mère n'est pas Michelle ? s'inquiéta l'Allemande, curieuse.

— Ma mère est morte. Je vis avec ma cousine à Paris. Je ne sais pas pourquoi je vous raconte tout ça. En général, je garde mes histoires de famille pour moi.

Jane chuchota à l'oreille du metteur en scène. Il fit un signe de la main et dirigea son pouce vers le haut en signe de grâce, tel un empereur romain.

— Eh bien, miss Obama, épatez-nous encore en chantant et vous serez des nôtres !

### 3

**B**ien sûr, je réussis l'audition. Haut la main. Haut le pouce. Le président des USA était un piston redoutable.

— Merci, Barack ! murmurai-je en sortant de scène.

Qu'il était doux d'avoir un père puissant ! Je réalisais un rêve d'enfant. Mon vrai père avait toujours souffert du racisme des beaux quartiers dans lesquels nous vivions lorsque j'étais enfant. Un racisme édulcoré et bien-pensant. À la sortie de mon école, quelques mères bourgeoises, étriquées dans leurs duffle-coats pastel et leurs pantalons au-dessus des chevilles, saluaient mon père d'un sourire trop blanc pour être honnête. Ces âmes charitables pensaient qu'elles nous aidaient ainsi à survivre et à nous intégrer. J'étais la seule fille bronzée de ma classe. Mon père, lui, faisait totalement tache lorsqu'il venait m'attendre. La directrice était persuadée qu'il était illettré ou débile. Elle lui parlait lentement, en articu-

lant chaque mot avec application, et lui lisait chaque circulaire avant de la lui remettre. En général, l'institutrice distribuait directement les documents aux élèves, mais je bénéficiais d'un traitement particulier, car mon père était noir... et musicien ! J'étais mal partie dans la vie. Heureusement que je n'étais pas un garçon, sinon le professeur de sport m'aurait, à coup sûr, proposé de quitter notre école pour intégrer un centre de sport-études basket.

Un jour, mon père, excédé par les simagrées et les efforts condescendants de nos voisins, tenta de faire entendre à la directrice qu'il était chef d'orchestre et, de surcroît, directeur d'un théâtre réputé.

— En Afrique ? répliqua-t-elle immédiatement, avec un nouveau sourire plus forcé que jamais.

La teigne disparut avant que mon père n'ait pu lui répondre.

La semaine suivante, je quittai cette école. J'atterris dans un établissement privé, dans le XII<sup>e</sup> arrondissement, là où les nègres bruts ou délavés avaient un peu plus le droit d'être intelligents et cultivés... mais encore... le mieux était ici l'ami du bien. Et le bien sentait toujours mauvais.

Quelques années plus tard, il était encore compliqué d'être métis. Il restait tant de clichés dont nous ne parvenions pas à nous dépêtrer. Au lycée, pour éviter les problèmes, j'occultais donc mes origines africaines. Je me faisais défriser les cheveux et fuyais scrupuleusement le soleil. Je n'invitais jamais mes

amis lorsque mon père ou un membre de sa famille pouvait se trouver à la maison. J'avais même inventé qu'Obama était un patronyme d'origine italienne. À l'époque, ma cousine Mathilde avait donné un nom à mon attitude : « le syndrome Blanche-Neige », et ses railleries allaient bon train. Son père, Samuel, était le frère jumeau du mien, et, bien qu'ils aient été faux jumeaux, les deux hommes se ressemblaient tout de même assez pour que j'aie eu parfois l'impression, au détour d'une rue ou d'un couloir, que mon père n'était pas mort. La présence de mon oncle me rassurait énormément. Il ressuscitait Étienne, mon père. Il portait son frère en lui. Je revoyais les mains, le front, la silhouette de papa. Je ne l'avais pas complètement perdu. Béatrice, ma tante, elle, était blanche comme ma mère. Normande. Mathilde et moi étions des quarteronnes équivalentes, même si la peau de ma cousine était devenue un peu plus foncée que la mienne depuis ses treize ans. La puberté, chez les métis, réservait souvent des surprises. Une fille presque blanche voyait parfois ses cheveux se créper, sa peau se pigmenter davantage, ses caractères négroïdes ressortir sous l'influence des hormones. L'adolescence n'était pas seulement le changement physique dont parlaient les livres de sciences, mais, de temps en temps, un changement d'appartenance raciale. Ces modifications d'apparence pouvaient brusquement nous exposer aux problèmes de racisme et de discrimination que nous n'avions qu'entraper-

çus jusqu'alors et nous inciter à nous intéresser de plus près à la vie de Martin Luther King ou à celle de Mandela. Mathilde, elle, n'avait jamais souffert de son mélange, ni de sa nouvelle couleur ni de ce que l'on pensait ou racontait au sujet des siens. Elle était plus solide que moi et méprisait les méprisables sans effort.

Si j'avais su, à l'époque, que je pourrais un jour m'enorgueillir d'être une « petite grise » ! C'est ainsi que me définissait mon père. Ceux qui n'étaient ni noirs ni blancs étaient gris. Son frère et lui faisaient aussi partie de cette catégorie, car tous les gris possibles, du très clair au plus foncé, avaient droit à cette appellation.

Je rejoignis les coulisses en sautillant gaiement. Mon amoureux du jour me prit dans ses bras pour me féliciter, pour se féliciter de m'avoir conduite au succès.

— Pourquoi tu ne me l'avais pas dit ? me demandait-il tout bas.

— Toi non plus, tu ne t'es pas présenté. Je ne connais pas ton nom de famille. Qu'est-ce que ça change, de toute façon, que je sois la fille d'un tel ou d'un autre ?

— Tout ! Ça change tout. Je n'aurais certainement pas... pris une douche avec la fille du président des USA.

— Tu regrettes ? dis-je en minaudant.

— Je me sens juste un peu coupable. J'ai tant de respect pour ton père. Il est tellement...

— ... génial, je sais. Mais je n'ai pas plus de contact avec lui que toi. C'est pas parce que t'as un père que t'es forcément sa fille ! De plus, tu es en train de me dire que seule la fille d'un président mérite du respect. C'est assez misogyne, non ?

Il s'appelait Abraham Fack. Je compris Fuck. J'éclatai de rire. Je pensais qu'il se foutait de moi, mais j'avais pris soudain une importance qui l'empêchait de plaisanter. Il précisa :

— Fack, avec un « a ». C'est un nom d'origine anglo-saxonne, un dérivé du nom Fawzakerley qui date d'avant l'an 1000. L'un de mes ancêtres a fui l'Angleterre sur un bateau bancal et miteux pour s'installer dans l'État de New York en 1820.

— C'est dingue ce que les Américains s'intéressent à leurs origines, remarquai-je. Et ton côté noir, il vient d'où ?

— Esclave. La Nouvelle-Orléans. Le truc classique aux USA.

— De toute façon, à part les Amérindiens, personne là-bas n'est jamais un véritable produit du terroir.

— Toi la première ! J'imagine que tu as la double nationalité ?

Je rougis. Je n'étais pas encore habituée aux questions délicates, pas habituée à cette nouvelle moi.

— Je suis née en France. Ma mère n'a pas souhaité que je demande la nationalité américaine. Elle en voulait à mon père de l'avoir plaquée à ma naissance.

— Barack a plaqué ta mère !!! Je ne peux pas croire qu'il ait fait ça. Ce mec a la classe, il ne larguerait pas sa femme et sa fille comme ça. C'est pas le genre de Barack, ça !

Abraham se frotta les joues comme pour se ranimer. Non, il ne rêvait pas. Il venait de Pennsylvanie et, bien sûr, il avait voté pour mon « père ». Bien sûr, il l'admirait. Bien sûr, il m'admirait. Je bénéficiais malgré moi d'une transivité des sentiments. Il m'appréciait différemment maintenant. Le prince sexuel était devenu un simple laquais. Humble et galant. Il me tenait les portes, s'empressait de ramasser même ce que je n'avais pas fait tomber, prévenait, anticipait. Il semblait un peu gêné et marchait sur des œufs dès qu'il prenait la parole. Le reste du temps, il tentait de se faire silencieux et léger à mes côtés, ce qui accentuait le côté féminin de son allure de danseur. Comme j'aimais cette grâce un peu ridicule chez les hommes musclés !

— De toute façon, tu ne craques que pour des tapettes, remarquait souvent ma cousine. Tu devrais te demander pourquoi.

Elle m'énervait, Mathilde. Sa mère était psy, et la phrase la plus fréquente dans leur famille était la suivante : « Tu devrais te demander pourquoi. »

Pour leur faire plaisir, je me demandais pourquoi, et je me répondais et je leur répondais aussi :

— Parce que les hommes élégants sont agréables à regarder, à vivre, à aimer.

Un homme précieux n'était pas forcément homosexuel et quand bien même il l'aurait été, cela ne changeait rien pour moi si, dans mes bras, il devenait hétéro.

Abraham soulevait les sourcils dès que je lui parlais et me fixait avec ses grands yeux demandeurs. Il me gobait l'âme. Il cherchait la porte d'un monde secret. Il demandait plus, timidement. Il attendait que je me dévoile. Curieuse patience. Patience curieuse. Que pouvais-je lui donner de plus personnel que ce que je lui avais déjà donné ? Je n'étais que moi. Je ne connaissais pas encore le rôle que je venais de m'offrir. J'étais brusquement encombrée par cet énorme mensonge dont je ne pouvais m'extirper. J'avais pris tant d'importance en quelques minutes qu'il m'était difficile de revenir en arrière. Il fallait jouer le jeu. En m'attribuant ces nouvelles origines familiales, j'allais devoir rester sur scène vingt-quatre heures sur vingt-quatre. *Yes I can !* me répétais-je toute l'après-midi.

Mon vrai père était mort trop tôt. J'aurais bien voulu qu'il sache qu'un Obama, gris comme lui, l'avait vengé en accédant au poste suprême de

*président du monde*. C'était l'expression qu'Abraham venait d'employer.

— Barack n'est pas seulement le président des USA. C'est le président du monde. Prix Nobel de la paix, quand même ! Il fallait le faire... Tous les gens l'écoutent et le suivent...

Je tentai de modérer ses propos. Le danseur ne voulait pas qu'on égratigne son dieu. Du reste, pourquoi aurais-je critiqué mon père alors que son sang coulait dans mes veines ?

— Son sang ! Tu réalises ? Non, tu ne réalises pas ! Tu en veux à Barack de t'avoir abandonnée alors que tu devrais te réjouir des gènes qu'il t'a transmis. Tu devrais être fière !

Je trouvais Abraham un peu simple, je devrais même dire simplifié : une version trop basique de ce que j'attendais d'un homme. Il lui manquait quelques options. Mais j'appréciais son support, son enthousiasme, ses fossettes, son beau sourire et ses fesses. Je ne voulais, en outre, pas me sentir seule dans la nouvelle vie que l'on m'offrait aujourd'hui. Désormais, nous allions passer du temps ensemble et emménager sur le même palier, dans l'immeuble loué par la compagnie, pour les artistes. Je signai un contrat de six mois avec le théâtre. *Va pour six mois d'imposture*, me dis-je gaiement. Cet engagement pour un double rôle m'amusait comme une récréation, un jeu. En devenant la fille de Barack, je retrouvais le bonheur d'être une autre, comme

lorsque, dans mon enfance, j'enfilais mon costume de sorcière. Ma mère, l'Écossaise, avait toujours refusé de dépenser le moindre sou pour une robe de princesse. J'avais dû composer avec le vieux jupon noir qu'elle portait dans son adolescence hippie et une ignoble perruque poussiéreuse qui lui avait servi lorsqu'elle avait joué Cléopâtre sur les planches de son lycée, dissimulant alors sa rousseur dont elle était si fière. Cet affreux accoutrement m'avait permis à plusieurs reprises d'effrayer mes amies tant je prenais mon rôle au sérieux. J'aimais passer des journées dans la peau d'un être maléfique et crasseux tout en sachant que cela n'influencerait en rien les journées suivantes. L'habit faisait le moine ou la sorcière, et aujourd'hui ma duperie prenait l'allure de l'un de ces déguisements de carnaval. Un jeu sans conséquence.